



RIVAGES/NOIR

HUGUES  
PAGAN

# LE CARRÉ DES INDIGENTS

EN LIBRAIRIE  
LE 5 JANVIER 2021

RIVAGES/NOIR

# LE PRÉVENU

## NOM, PRÉNOM, DATE ET LIEU DE NAISSANCE

Pagan, Hugues, né le 17 avril 1947  
à Orléansville (Chlef), Algérie

## ÉTUDES

Trois licences  
Une maîtrise de philosophie

## PROFESSION

Enseignant, puis inspecteur  
divisionnaire dans la police  
Scénariste. Révolutionne la série  
policrière française en créant *Police  
District*.

## MIS EN CAUSE POUR

Divers écrits subversifs dont :  
*La mort dans une voiture solitaire*  
*Tarif de groupe*  
*Last Affair*  
*Dernière station avant l'autoroute*  
(plus de 22 000 ex. vendus)  
*Profil perdu* (plus de 11 000 ex. vendus)  
*Le Carré des indigents*

## CONDAMNATIONS

Prix Mystère de la critique  
Chevalier des arts et des lettres

# COMPTE RENDU D'INTERROGATOIRE DU PRÉVENU

Nous retrouvons votre protagoniste l'inspecteur Claude Schneider, dans une histoire antérieure à sa disparition (qui se produit dans *La mort dans une voiture solitaire*.) Pouvez-vous nous le présenter?

« Très difficile de dire qui est Schneider. Peut-être une sorte de fantôme, un fantôme qui aurait la vie dure... Il apparaît tout de suite, dès *La mort dans une voiture solitaire*. Il est flic dans une ville du soir. Inspecteur principal et chef du Groupe B de la Criminelle. Les choses se passent fin 1980 et il ne lui reste que peu de temps à vivre. C'est alors un homme encore jeune, mince et élégant, avec de très étranges yeux gris qui lui donnaient parfois un curieux et douloureux regard de loup traqué. Je ne sais pas beaucoup plus de choses sur lui que le commun des lecteurs : c'était un taiseux, Schneider, et presque tous ceux qui l'ont connu ont disparu. Je crois savoir pourtant que toute sa vie il a porté le deuil d'un royaume oublié et d'un irrémédiable exil loin de de son pays natal, l'Algérie, hanté aussi par l'ombre fugitive d'une femme aimée et perdue à jamais. »

Nous sommes en 1973, dans une ville moyenne. Schneider y est confronté à sa première grosse affaire depuis son arrivée. De quoi s'agit-il?

« Oh, c'est une affaire bien triste et banale. Une petite gosse sauvagement agressée et violée, presque décapitée à l'aide d'un fer de bêche. Rien de somptueux ou de grandiloquent... Une gosse qui espérait devenir maîtresse d'école, le père veuf, aiguilleur à la SNCF, en somme une histoire de gueux, rien qui n'excite personne... La banalité du crime, rien qui suscite un intérêt autre que passer,

une attention distraite, mais pour Schneider, qui a une profonde tendresse, justement, pour ceux qui ne comptent pas, c'est tout un pan de tragédie humaine qu'il convient de traiter à hauteur d'homme... »

Schneider n'est pas un fonctionnaire de police comme les autres. Il a un rapport très personnel au mal et au crime. Pouvez-vous nous en parler ?

« Oui, Schneider n'était pas un fonctionnaire de police comme les autres. Il était même parfaitement atypique. C'était un redoutable enquêteur, tenace et minutieux, acharné, ce que peuvent être pas mal de policiers, mais ce qui le distinguait des autres, c'était surtout qu'il n'usait ni de brutalité ni de violence, qu'il n'était pas du genre à hurler avec les loups et méprisait les flics qui s'adonnaient à l'héroïsme à cinq contre un et en tiraient fierté. Il était respectueux de la loi, des autres et de lui-même, ce qui ne le rendait guère populaire auprès de ses commensaux. Mais il s'en foutait. »

Schneider croise plusieurs femmes de tous âges. Ce sont les personnages majeurs du livre. Comment les avez-vous conçues ? Qui sont-elles pour vous ?

« Schneider et les femmes... Vaste sujet... Je pense qu'il avait pour elles un amour nostalgique et fervent, je pense qu'il les aimait de façon inconditionnelle. Je sais qu'il avait eu une histoire d'amour, qui avait mal tourné. Je n'en connais pas le détail, c'était un taiseux, vous savez... Ce que je sais, c'est qu'il ne s'en est jamais remis... Mort d'un coup au cœur, comme le dit le blues... Un coup calibre neuf millimètres...

Oui, ce sont les personnages majeurs du livre, de tous mes livres. Elle seules sont susceptibles de nous sauver un tant soit peu de l'indicible connerie des hommes. Elles seules portent la vie. Et souvent lorsqu'elles basculent, sauf en état de légitime défense, c'est qu'elles se sont mises en tête de singer les mecs, et là, elles arrivent quand même à être très cons...

Vous savez : je ne conçois pas mes personnages. Ils viennent et ils s'en vont, c'est tout. *Like swallows*. Je fais le transport, c'est tout. »

Le roman est habité par le blues, votre style est très musical. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur vos liens avec la musique et son influence sur votre écriture ?

« Pas d'écriture sans musique. Pas une phrase sans notes. La musique, c'est ce qui nous donne directement accès à l'âme des êtres et des choses. Le blues vous raconte la vie des hommes, dans le Sud, les trains de marchandises dans la nuit, les hommes et les femmes qui vivent, meurent et qui s'aiment ou pas, le blues me dit des tas de choses sur le fond, ce qui fait mal ou crier de joie, mon boulot après, c'est de mettre tout ça en mots, tant bien que mal, à ma petite manière, comme un passeur, un simple passeur d'une rive à l'autre de la vie, le soir, quand il ne fait déjà plus très clair... »

## LE LIVRE

Novembre 1973. L'inspecteur principal Claude Schneider revient dans la ville de sa jeunesse après un passage par l'armée et la guerre d'Algérie dont il ne s'est pas remis. Il aurait pu rester à Paris et y faire carrière, mais il a préféré revenir «chez lui». Nommé patron du Groupe Criminel, il ne tarde pas à être confronté à une douloureuse affaire : Betty, la fille d'un modeste cheminot, qui était partie rendre des livres à la bibliothèque, n'est pas rentrée. Son père est convaincu qu'elle est morte. Schneider aussi. Schneider est flic, et pourtant il n'arrive toujours pas à accepter la mort. Surtout celle d'une adolescente de 15 ans au visage de chaton espiegle. Il parviendra à faire la lumière sur cette affaire, mais continuera de voyager au pays des ombres.

# CASIER JUDICIAIRE

« Pour beaucoup d'amateurs, cet ancien flic, l'un des premiers policiers à être passé à l'écriture, est aussi un des plus grands écrivains français du polar. »

Hubert Prolongeau, *Télérama*

« Lire Pagan n'est pas une expérience banale... Pagan, c'est d'abord un styliste, un homme dont certaines phrases vous chavirent, d'une noirceur authentique et enivrante. »

Bruno Corty, *Le Figaro littéraire*

« Un roman sombre, mais qui transpire l'humanité. Ce qu'on fait de meilleur dans le genre. »

Éric Libiot, *L'Express*

« Un beau polar de rédemption et d'amour. »

François Lestavel, *Paris Match*

« Un nœud d'intrigues formidablement enlacées mais refusant le rebondissement facile, au style flamboyant mais jamais démonstratif et aux personnages d'une grande richesse. »

Baptiste Liger, *LIRE*

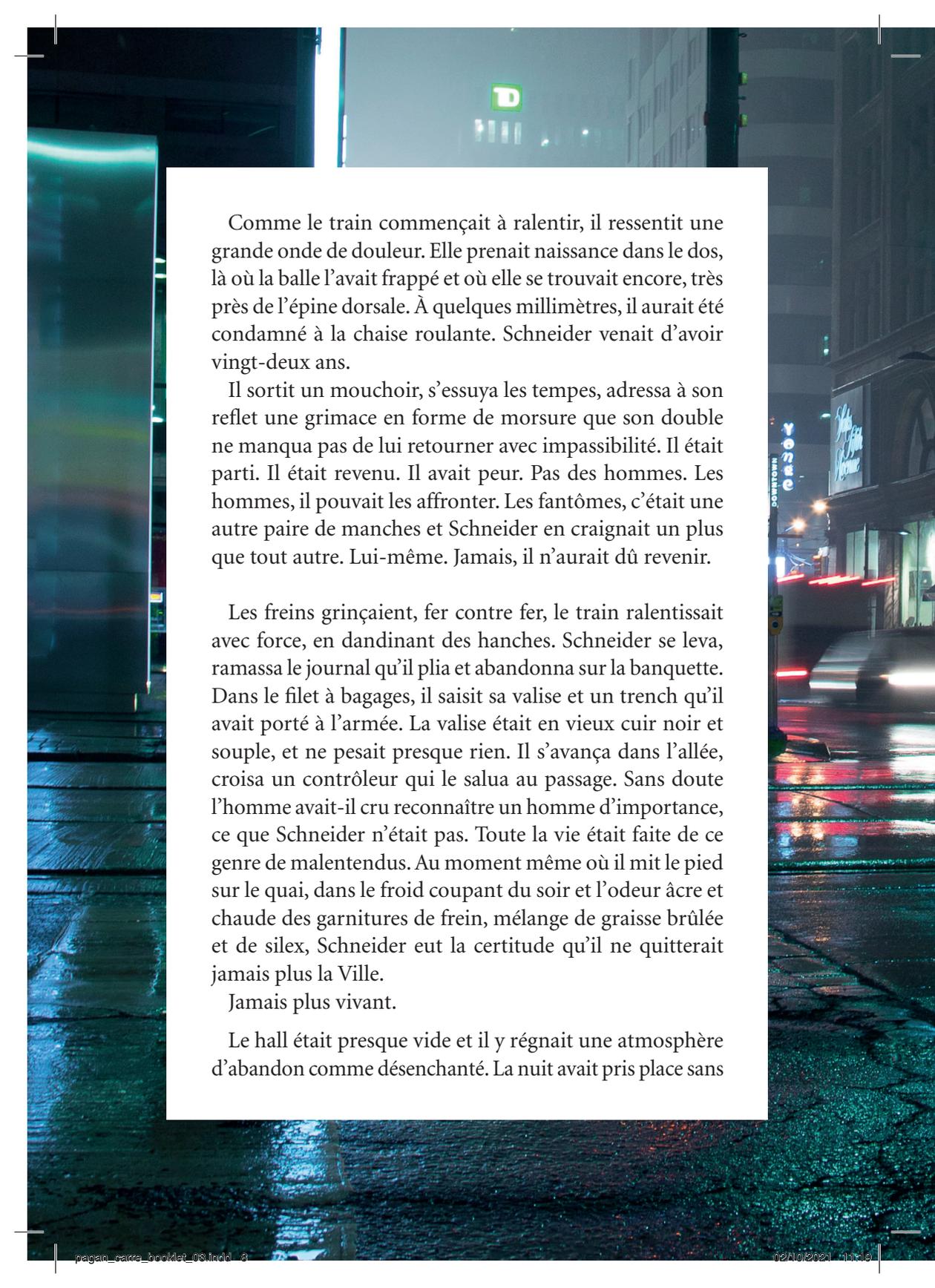
## EXTRAITS

Il consulta sa montre. On arrivait dans trente minutes.

L'obscurité serait tombée. Il ne lui était pas indifférent d'arriver au début de la nuit. La nuit, la Ville l'attendrait avec ses lumières et ses grands bras glacés. Elle viendrait à lui et l'environnerait de toute part, comme une amante attentive et soucieuse, avec des ferveurs de chambre froide. Schneider connaissait la Nuit. Il connaissait la Ville. Il l'avait quittée, puis il était revenu. Il avait bien fallu qu'il revînt : il ne pouvait pas en être autrement. Il avait mis longtemps, plus de dix ans, à revenir. On lui avait proposé d'autres postes, beaucoup plus prestigieux et de nature à favoriser son plan de carrière. Schneider avait manqué grincer des dents : il n'avait pas de plan de carrière, ni rien qui pût y ressembler. Il poursuivait un chemin insondable, silencieux, et qui de toute évidence ne menait nulle part.

Dans la gare, les haut-parleurs annonçaient déjà l'arrivée du train de Paris.

Il alluma une cigarette derrière ses paumes. En relevant son regard, il fut surpris par l'image qui lui sauta aux yeux, surgie de la pénombre extérieure, celle d'une sombre face au vaste front, aux orbites caves déjà remplies d'ombre, mais où luisait encore la férocité instinctive de quelque maigre et farouche bête de proie. Aussitôt, il éteignit son briquet, dont le claquement du capot évoquait le bruit sec et précis d'une culasse qu'on arme. Voilà : il revenait. Il était parti. Il revenait.



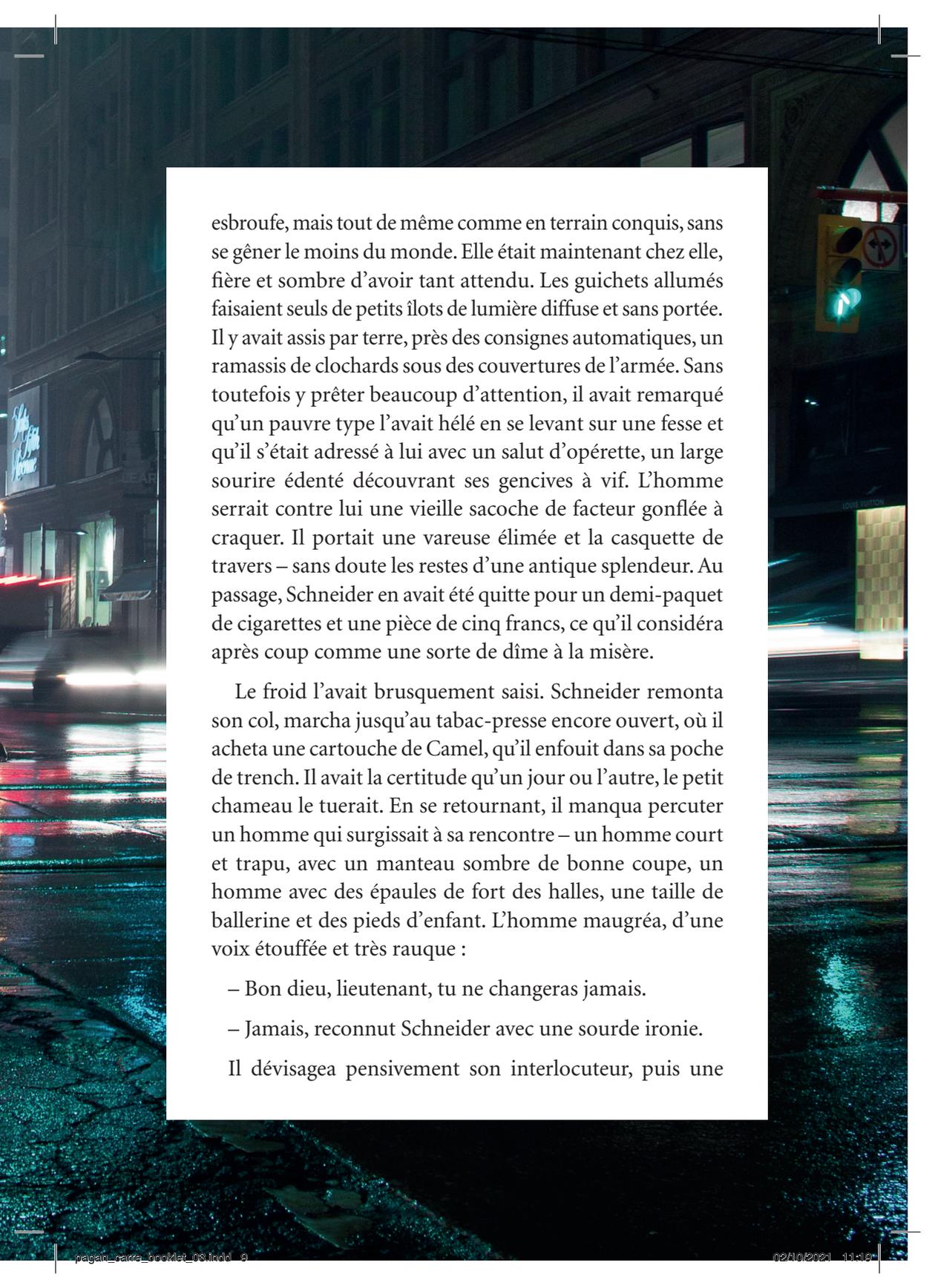
Comme le train commençait à ralentir, il ressentit une grande onde de douleur. Elle prenait naissance dans le dos, là où la balle l'avait frappé et où elle se trouvait encore, très près de l'épine dorsale. À quelques millimètres, il aurait été condamné à la chaise roulante. Schneider venait d'avoir vingt-deux ans.

Il sortit un mouchoir, s'essuya les tempes, adressa à son reflet une grimace en forme de morsure que son double ne manqua pas de lui retourner avec impassibilité. Il était parti. Il était revenu. Il avait peur. Pas des hommes. Les hommes, il pouvait les affronter. Les fantômes, c'était une autre paire de manches et Schneider en craignait un plus que tout autre. Lui-même. Jamais, il n'aurait dû revenir.

Les freins grinçaient, fer contre fer, le train ralentissait avec force, en dandinant des hanches. Schneider se leva, ramassa le journal qu'il plia et abandonna sur la banquette. Dans le filet à bagages, il saisit sa valise et un trench qu'il avait porté à l'armée. La valise était en vieux cuir noir et souple, et ne pesait presque rien. Il s'avança dans l'allée, croisa un contrôleur qui le salua au passage. Sans doute l'homme avait-il cru reconnaître un homme d'importance, ce que Schneider n'était pas. Toute la vie était faite de ce genre de malentendus. Au moment même où il mit le pied sur le quai, dans le froid coupant du soir et l'odeur âcre et chaude des garnitures de frein, mélange de graisse brûlée et de silex, Schneider eut la certitude qu'il ne quitterait jamais plus la Ville.

Jamais plus vivant.

Le hall était presque vide et il y régnait une atmosphère d'abandon comme désenchanté. La nuit avait pris place sans

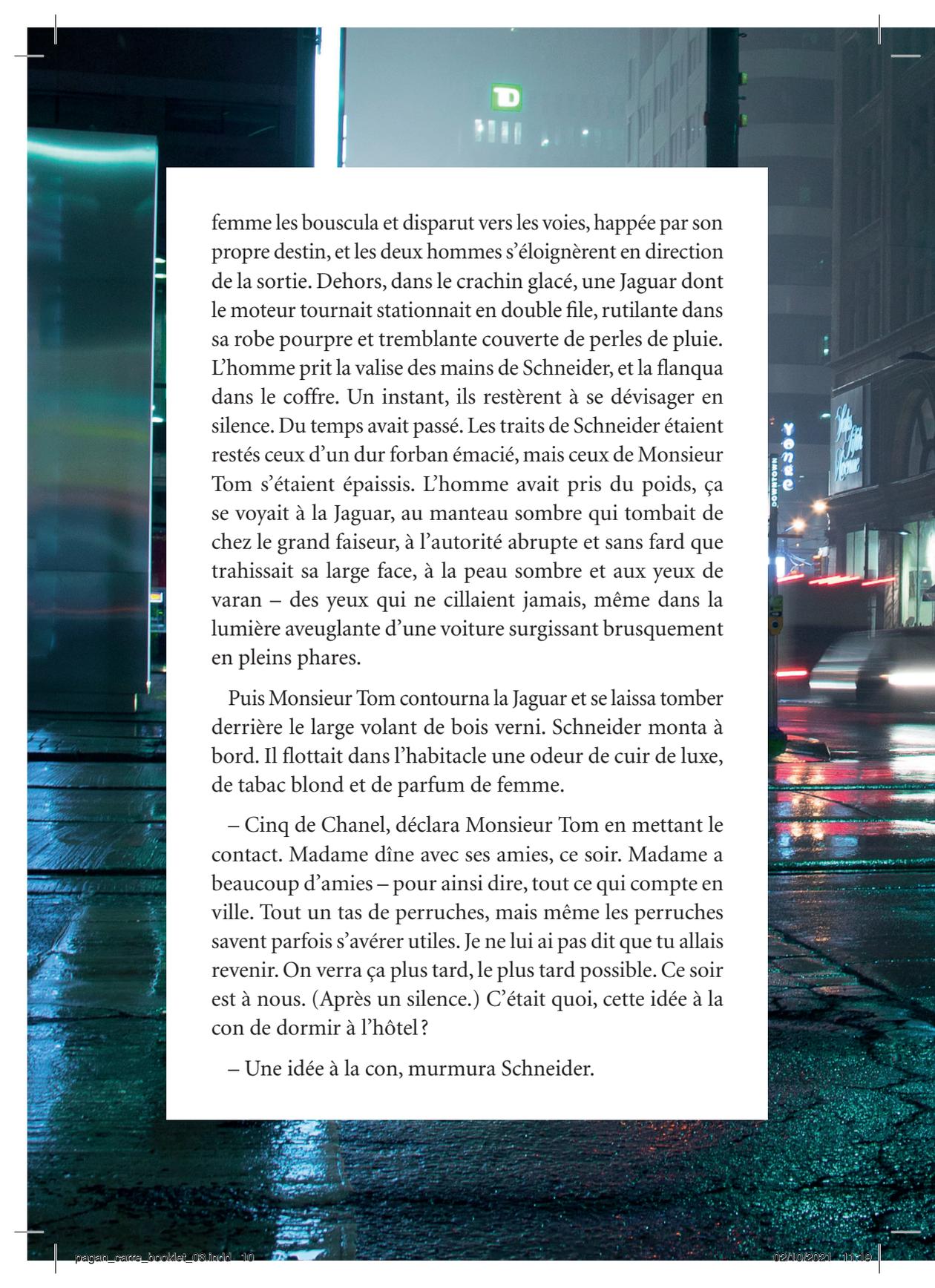


esbroufe, mais tout de même comme en terrain conquis, sans se gêner le moins du monde. Elle était maintenant chez elle, fière et sombre d'avoir tant attendu. Les guichets allumés faisaient seuls de petits îlots de lumière diffuse et sans portée. Il y avait assis par terre, près des consignes automatiques, un ramassis de clochards sous des couvertures de l'armée. Sans toutefois y prêter beaucoup d'attention, il avait remarqué qu'un pauvre type l'avait hélé en se levant sur une fesse et qu'il s'était adressé à lui avec un salut d'opérette, un large sourire édenté découvrant ses gencives à vif. L'homme serrait contre lui une vieille sacoche de facteur gonflée à craquer. Il portait une vareuse élimée et la casquette de travers – sans doute les restes d'une antique splendeur. Au passage, Schneider en avait été quitte pour un demi-paquet de cigarettes et une pièce de cinq francs, ce qu'il considéra après coup comme une sorte de dîme à la misère.

Le froid l'avait brusquement saisi. Schneider remonta son col, marcha jusqu'au tabac-presse encore ouvert, où il acheta une cartouche de Camel, qu'il enfouit dans sa poche de trench. Il avait la certitude qu'un jour ou l'autre, le petit chameau le tuerait. En se retournant, il manqua percuter un homme qui surgissait à sa rencontre – un homme court et trapu, avec un manteau sombre de bonne coupe, un homme avec des épaules de fort des halles, une taille de ballerine et des pieds d'enfant. L'homme maugréa, d'une voix étouffée et très rauque :

- Bon dieu, lieutenant, tu ne changeras jamais.
- Jamais, reconnut Schneider avec une sourde ironie.

Il dévisagea pensivement son interlocuteur, puis une

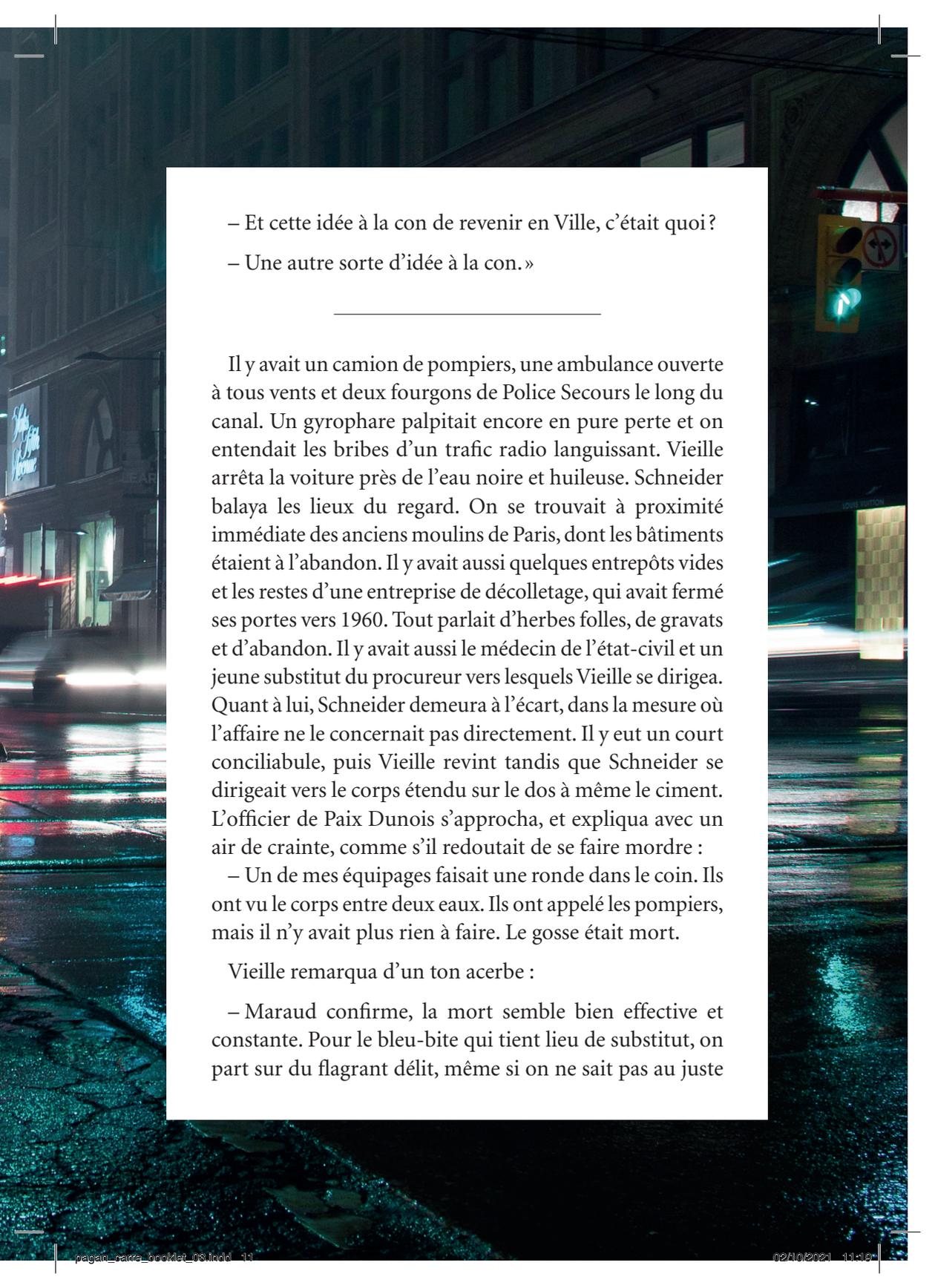


femme les bouscula et disparut vers les voies, happée par son propre destin, et les deux hommes s'éloignèrent en direction de la sortie. Dehors, dans le crachin glacé, une Jaguar dont le moteur tournait stationnait en double file, rutilante dans sa robe pourpre et tremblante couverte de perles de pluie. L'homme prit la valise des mains de Schneider, et la flanqua dans le coffre. Un instant, ils restèrent à se dévisager en silence. Du temps avait passé. Les traits de Schneider étaient restés ceux d'un dur forban émâcié, mais ceux de Monsieur Tom s'étaient épaissis. L'homme avait pris du poids, ça se voyait à la Jaguar, au manteau sombre qui tombait de chez le grand faiseur, à l'autorité abrupte et sans fard que trahissait sa large face, à la peau sombre et aux yeux de varan – des yeux qui ne cillaient jamais, même dans la lumière aveuglante d'une voiture surgissant brusquement en pleins phares.

Puis Monsieur Tom contourna la Jaguar et se laissa tomber derrière le large volant de bois verni. Schneider monta à bord. Il flottait dans l'habitacle une odeur de cuir de luxe, de tabac blond et de parfum de femme.

– Cinq de Chanel, déclara Monsieur Tom en mettant le contact. Madame dîne avec ses amies, ce soir. Madame a beaucoup d'amies – pour ainsi dire, tout ce qui compte en ville. Tout un tas de perruches, mais même les perruches savent parfois s'avérer utiles. Je ne lui ai pas dit que tu allais revenir. On verra ça plus tard, le plus tard possible. Ce soir est à nous. (Après un silence.) C'était quoi, cette idée à la con de dormir à l'hôtel?

– Une idée à la con, murmura Schneider.

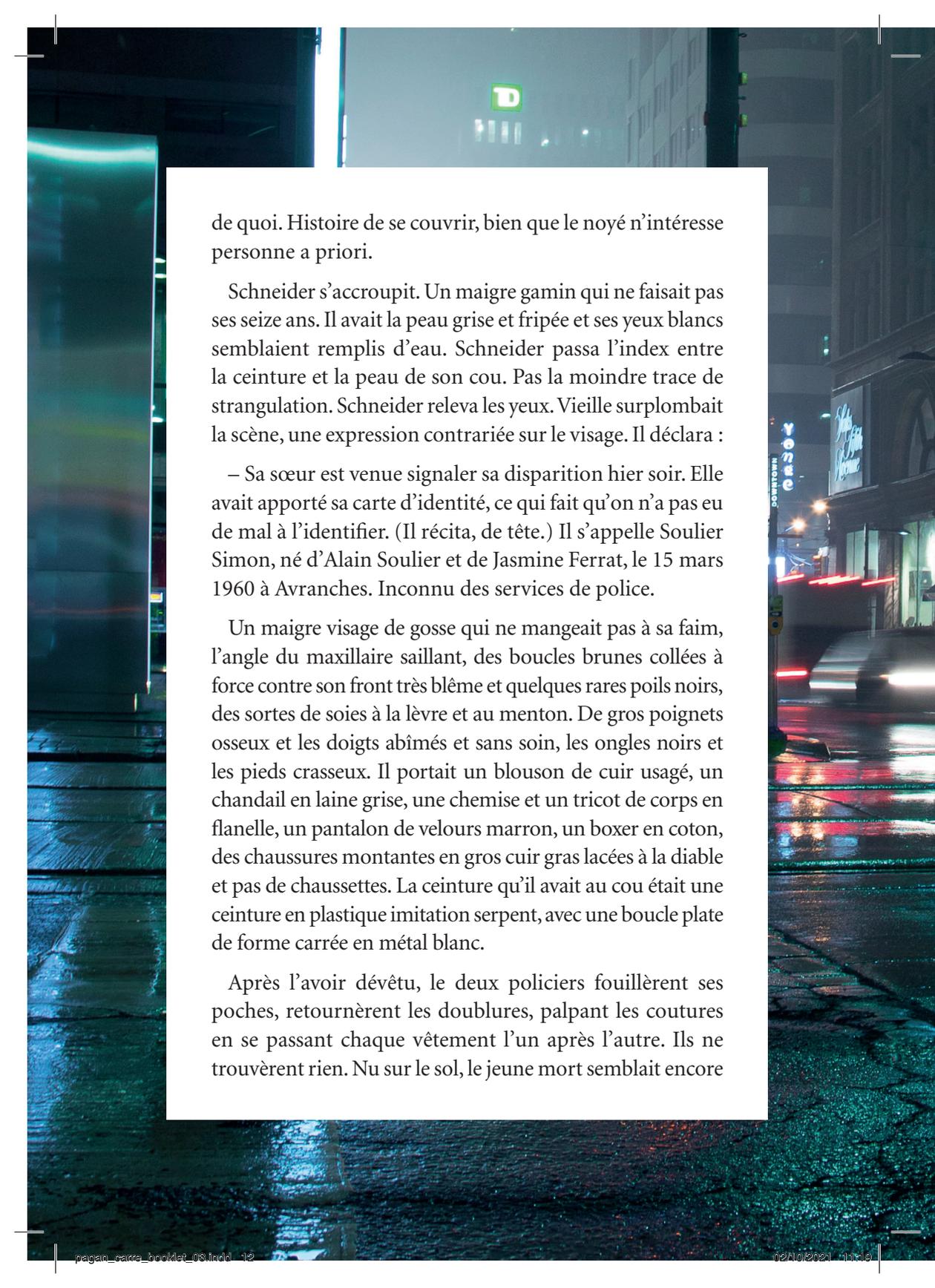
- 
- Et cette idée à la con de revenir en Ville, c'était quoi ?
  - Une autre sorte d'idée à la con.»
- 

Il y avait un camion de pompiers, une ambulance ouverte à tous vents et deux fourgons de Police Secours le long du canal. Un gyrophare palpait encore en pure perte et on entendait les bribes d'un trafic radio languissant. Vieille arrêta la voiture près de l'eau noire et huileuse. Schneider balaya les lieux du regard. On se trouvait à proximité immédiate des anciens moulins de Paris, dont les bâtiments étaient à l'abandon. Il y avait aussi quelques entrepôts vides et les restes d'une entreprise de décolletage, qui avait fermé ses portes vers 1960. Tout parlait d'herbes folles, de gravats et d'abandon. Il y avait aussi le médecin de l'état-civil et un jeune substitut du procureur vers lesquels Vieille se dirigea. Quant à lui, Schneider demeura à l'écart, dans la mesure où l'affaire ne le concernait pas directement. Il y eut un court conciliabule, puis Vieille revint tandis que Schneider se dirigeait vers le corps étendu sur le dos à même le ciment. L'officier de Paix Dunois s'approcha, et expliqua avec un air de crainte, comme s'il redoutait de se faire mordre :

- Un de mes équipages faisait une ronde dans le coin. Ils ont vu le corps entre deux eaux. Ils ont appelé les pompiers, mais il n'y avait plus rien à faire. Le gosse était mort.

Vieille remarqua d'un ton acerbe :

- Maraude confirme, la mort semble bien effective et constante. Pour le bleu-bite qui tient lieu de substitut, on part sur du flagrant délit, même si on ne sait pas au juste



de quoi. Histoire de se couvrir, bien que le noyé n'intéresse personne a priori.

Schneider s'accroupit. Un maigre gamin qui ne faisait pas ses seize ans. Il avait la peau grise et fripée et ses yeux blancs semblaient remplis d'eau. Schneider passa l'index entre la ceinture et la peau de son cou. Pas la moindre trace de strangulation. Schneider releva les yeux. Vieille surplombait la scène, une expression contrariée sur le visage. Il déclara :

– Sa sœur est venue signaler sa disparition hier soir. Elle avait apporté sa carte d'identité, ce qui fait qu'on n'a pas eu de mal à l'identifier. (Il récita, de tête.) Il s'appelle Soulier Simon, né d'Alain Soulier et de Jasmine Ferrat, le 15 mars 1960 à Avranches. Inconnu des services de police.

Un maigre visage de gosse qui ne mangeait pas à sa faim, l'angle du maxillaire saillant, des boucles brunes collées à force contre son front très blême et quelques rares poils noirs, des sortes de soies à la lèvre et au menton. De gros poignets osseux et les doigts abîmés et sans soin, les ongles noirs et les pieds crasseux. Il portait un blouson de cuir usagé, un chandail en laine grise, une chemise et un tricot de corps en flanelle, un pantalon de velours marron, un boxer en coton, des chaussures montantes en gros cuir gras lacées à la diable et pas de chaussettes. La ceinture qu'il avait au cou était une ceinture en plastique imitation serpent, avec une boucle plate de forme carrée en métal blanc.

Après l'avoir dévêtu, le deux policiers fouillèrent ses poches, retournèrent les doublures, palpant les coutures en se passant chaque vêtement l'un après l'autre. Ils ne trouvèrent rien. Nu sur le sol, le jeune mort semblait encore

plus mort, absent et démuni. Schneider non plus n'aimait pas beaucoup les jeunes morts en train de barboter dans les eaux noires du canal. Il consulta Vieille du regard.

– Comme tu sens, dit Vieille. Tu prends ou je prends. Comme tu veux.

– Aucune trace de strangulation, rappela Schneider.

Ils n'avaient relevé aucune trace suspecte sur le corps. Vieille remarqua :

– Monté comme un âne. Je doute qu'à son âge, ça lui ait beaucoup servi.

– *Ite missa est*, grinça Schneider.

Chacun savait son aversion pour toute forme de grivoiserie.

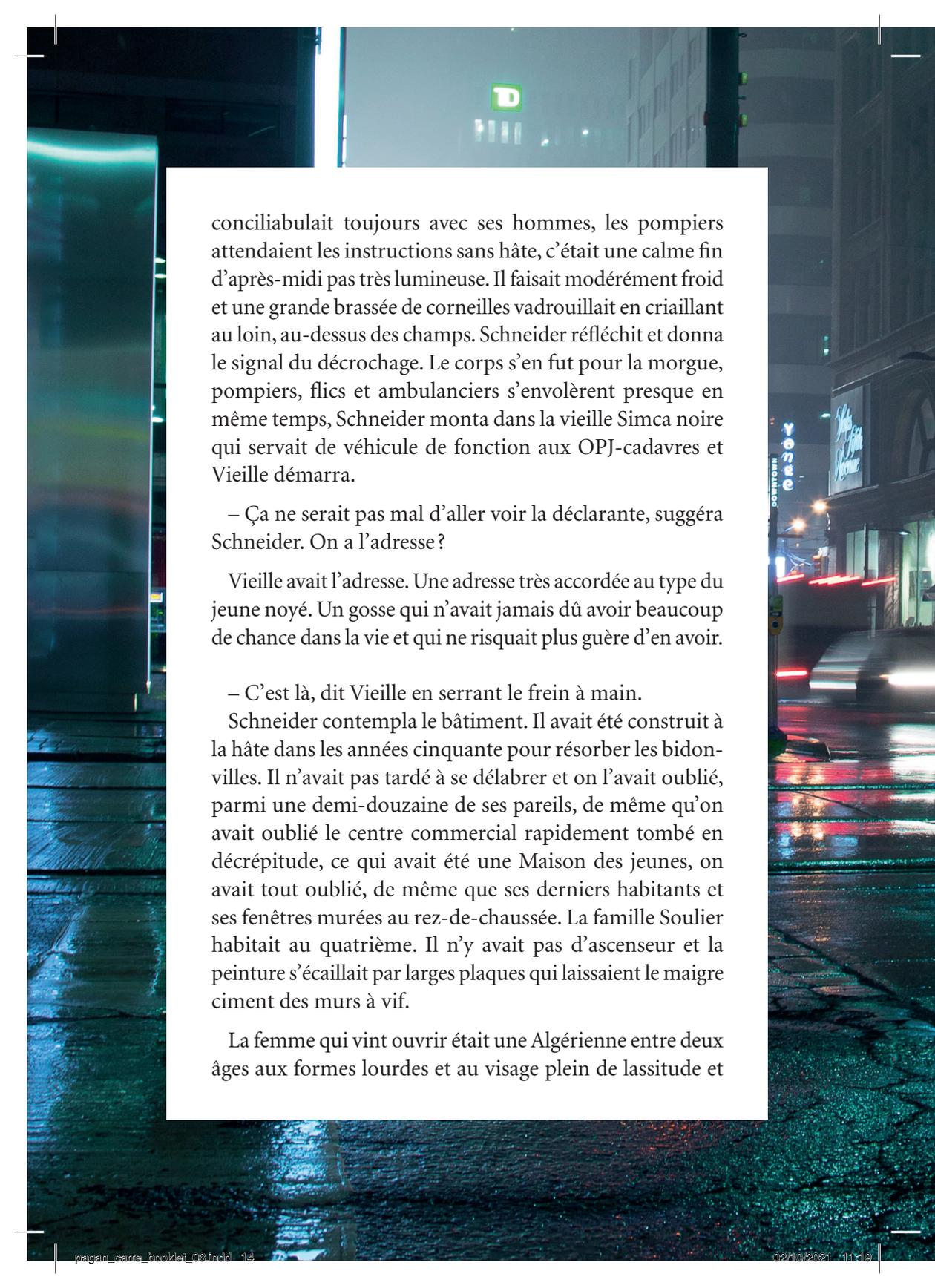
– Quelle idée de se foutre à l'eau avec une ceinture autour du cou.

– Oui, reconnut Schneider. Qu'est-ce que la sœur t'a chanté?

– Elle ne m'a rien chanté, parce que ce n'est pas moi qui ai recueilli sa déclaration. Elle s'est présentée à l'heure de la fermeture, ce qui fait qu'elle a dû attendre que les gens de la permanence nuit prennent leur service. Elle est tombée sur un as du shoot, qui s'est contenté de prendre une main courante.

– Une disparition n'implique pas forcément une découverte de cadavre, observa Schneider.

Il se redressa, balaya la scène du regard tout en sortant une cigarette. La nuit allait monter, le gyrophare bleu palpitait toujours dans son coin, l'officier de Paix Dunois



conciliait toujours avec ses hommes, les pompiers attendaient les instructions sans hâte, c'était une calme fin d'après-midi pas très lumineuse. Il faisait modérément froid et une grande brassée de corneilles vadrouillait en criillant au loin, au-dessus des champs. Schneider réfléchit et donna le signal du décrochage. Le corps s'en fut pour la morgue, pompiers, flics et ambulanciers s'envolèrent presque en même temps, Schneider monta dans la vieille Simca noire qui servait de véhicule de fonction aux OPJ-cadavres et Vieille démarra.

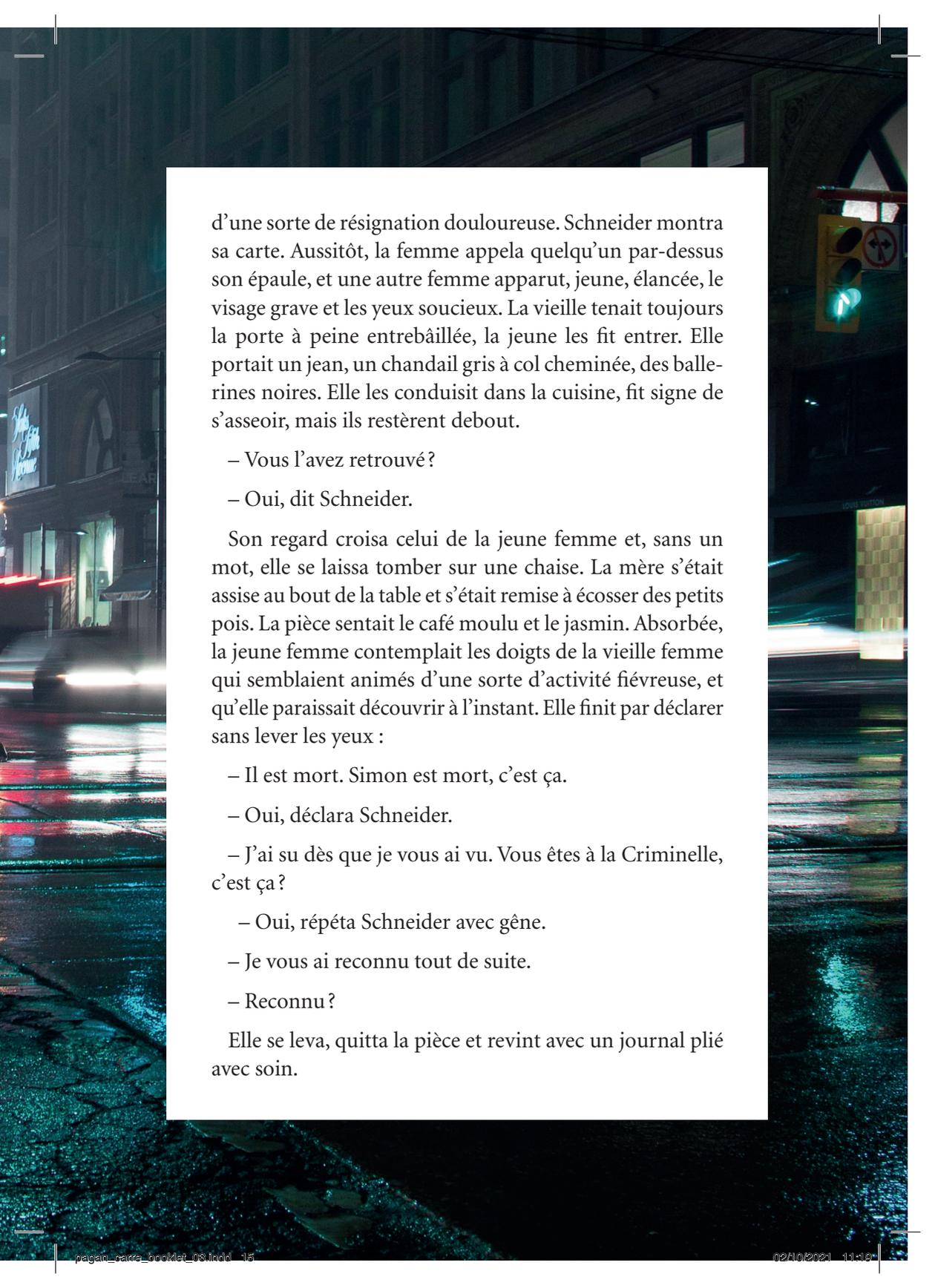
– Ça ne serait pas mal d'aller voir la déclarante, suggéra Schneider. On a l'adresse ?

Vieille avait l'adresse. Une adresse très accordée au type du jeune noyé. Un gosse qui n'avait jamais dû avoir beaucoup de chance dans la vie et qui ne risquait plus guère d'en avoir.

– C'est là, dit Vieille en serrant le frein à main.

Schneider contempla le bâtiment. Il avait été construit à la hâte dans les années cinquante pour résorber les bidonvilles. Il n'avait pas tardé à se délabrer et on l'avait oublié, parmi une demi-douzaine de ses pareils, de même qu'on avait oublié le centre commercial rapidement tombé en décrépitude, ce qui avait été une Maison des jeunes, on avait tout oublié, de même que ses derniers habitants et ses fenêtres murées au rez-de-chaussée. La famille Soulier habitait au quatrième. Il n'y avait pas d'ascenseur et la peinture s'écaillait par larges plaques qui laissaient le maigre ciment des murs à vif.

La femme qui vint ouvrir était une Algérienne entre deux âges aux formes lourdes et au visage plein de lassitude et



d'une sorte de résignation douloureuse. Schneider montra sa carte. Aussitôt, la femme appela quelqu'un par-dessus son épaule, et une autre femme apparut, jeune, élancée, le visage grave et les yeux soucieux. La vieille tenait toujours la porte à peine entrebâillée, la jeune les fit entrer. Elle portait un jean, un chandail gris à col cheminée, des ballerines noires. Elle les conduisit dans la cuisine, fit signe de s'asseoir, mais ils restèrent debout.

– Vous l'avez retrouvé ?

– Oui, dit Schneider.

Son regard croisa celui de la jeune femme et, sans un mot, elle se laissa tomber sur une chaise. La mère s'était assise au bout de la table et s'était remise à écosser des petits pois. La pièce sentait le café moulu et le jasmin. Absorbée, la jeune femme contemplait les doigts de la vieille femme qui semblaient animés d'une sorte d'activité fiévreuse, et qu'elle paraissait découvrir à l'instant. Elle finit par déclarer sans lever les yeux :

– Il est mort. Simon est mort, c'est ça.

– Oui, déclara Schneider.

– J'ai su dès que je vous ai vu. Vous êtes à la Criminelle, c'est ça ?

– Oui, répéta Schneider avec gêne.

– Je vous ai reconnu tout de suite.

– Reconnu ?

Elle se leva, quitta la pièce et revint avec un journal plié avec soin.

– Je vous ai reconnu à cause de la photo.

Il était très reconnaissable, même s'il n'aimait pas beaucoup l'expression de ses yeux gris. La jeune femme avait un beau visage aux méplats prononcés, des yeux d'un bleu très sombre, une jolie bouche aux lèvres pleines et une opulente chevelure frisée à la Angela Davis. Ils se dévisagèrent, puis Schneider esquiva en demandant :

– Disparu quand ?

– Il était six heures. Simon était dans sa chambre. Il n'était pas sorti depuis des jours. On a sonné à la porte. Mama est allée ouvrir, elle m'a dit qu'il y avait deux hommes qui voulaient le voir. Au début, j'ai cru que c'était son patron qui venait le voir, parce que Simon n'était pas allé au travail. Je suis allée à la porte. Ils étaient deux, un dans vos âges avec une canadienne et l'autre dans les vingt ans, un garçon avec la figure ronde. Je leur ai dit d'attendre dans la cuisine, que j'allais prévenir Simon. Il n'a pas voulu sortir, mais le plus vieux m'avait suivi dans le couloir, il a tapé à la porte et il a dit à Simon de sortir de sa chambre

– Et Simon est sorti.

– Oui, dit la jeune femme. Il est sorti et il les a suivis.

– Est-ce qu'il avait l'air d'avoir peur ?

– Peur, je ne sais pas.

Elle réfléchit posément. Machinalement, Schneider sortit ses cigarettes, hésita, mais elle fit signe en remuant la tête avec amertume.

– Vous pouvez, maintenant ça ne changera plus rien.

Peur, je ne sais pas. Vous savez, Simon, c'était difficile à dire. Il était un peu — un peu retardé, si vous voulez. Il avait eu une méningite quand il était bébé. Simon, c'était pas son prénom, son vrai prénom, c'était Slimane, mais notre père a fait faire une rectification d'état-civil, en venant en métropole. On ne s'appelait pas Soulier, mais Soumaya. Il pensait que ça serait plus facile pour nous, un nom à consonance européenne. Moi, c'était plus commode : Louisa, Louise, c'est pas très compliqué.

Elle se tut et demeura pensive. Schneider alluma une cigarette, lui en proposa une, qu'elle accepta. Puis elle reprit le fil de ses pensées et murmura avec appréhension :

– Peur, non, je ne crois pas. Il avait l'air de les connaître.

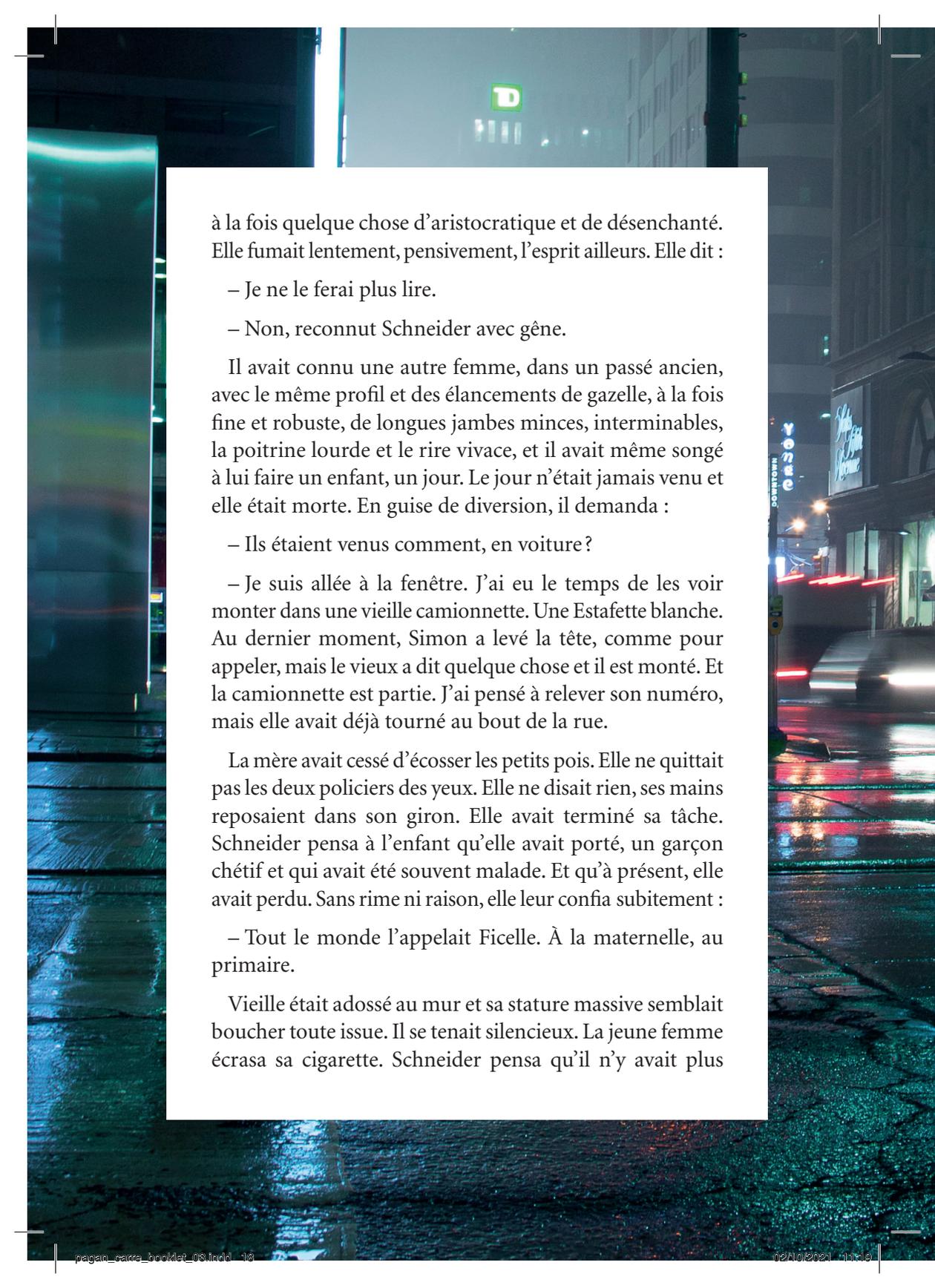
– Vous les connaissiez ?

– Non, je ne les avais jamais vus. Quand vous êtes rentré, j'ai tout de suite su qu'il était mort. Vous êtes à la Criminelle.

– Oui, dit Schneider.

– Je lui apprenais à lire dans le journal. Tous les jours, je prenais le journal et je lui faisais lire. Il avait du mal au début, mais ça allait mieux. Il est tombé sur l'article avec la jeune fille morte et votre photo. Il a arrêté de lire, puis il s'y est remis, mais plusieurs fois, il est revenu à l'article. Je me suis demandé ce qu'il y avait, je lui ai demandé ce qu'il y avait. Il m'a dit qu'il n'y avait rien. C'était quelqu'un de très secret, de très renfermé. Plusieurs fois, il avait pris des coups par son patron et il avait fallu des mois pour qu'il nous dise ce qui s'était passé.

Schneider contempla l'article, puis le visage de la jeune femme. Elle était indéniablement très belle et son profil avait



à la fois quelque chose d'aristocratique et de désenchanté. Elle fumait lentement, pensivement, l'esprit ailleurs. Elle dit :

– Je ne le ferai plus lire.

– Non, reconnut Schneider avec gêne.

Il avait connu une autre femme, dans un passé ancien, avec le même profil et des élancements de gazelle, à la fois fine et robuste, de longues jambes minces, interminables, la poitrine lourde et le rire vivace, et il avait même songé à lui faire un enfant, un jour. Le jour n'était jamais venu et elle était morte. En guise de diversion, il demanda :

– Ils étaient venus comment, en voiture ?

– Je suis allée à la fenêtre. J'ai eu le temps de les voir monter dans une vieille camionnette. Une Estafette blanche. Au dernier moment, Simon a levé la tête, comme pour appeler, mais le vieux a dit quelque chose et il est monté. Et la camionnette est partie. J'ai pensé à relever son numéro, mais elle avait déjà tourné au bout de la rue.

La mère avait cessé d'écosser les petits pois. Elle ne quittait pas les deux policiers des yeux. Elle ne disait rien, ses mains reposaient dans son giron. Elle avait terminé sa tâche. Schneider pensa à l'enfant qu'elle avait porté, un garçon chétif et qui avait été souvent malade. Et qu'à présent, elle avait perdu. Sans rime ni raison, elle leur confia subitement :

– Tout le monde l'appelait Ficelle. À la maternelle, au primaire.

Vieille était adossé au mur et sa stature massive semblait boucher toute issue. Il se tenait silencieux. La jeune femme écrasa sa cigarette. Schneider pensa qu'il n'y avait plus

d'urgence pour elle, ni pour personne. Il demanda :

– Vous pourriez les reconnaître ?

– Oui. Le jeune avait une sorte de salopette et des chaussures de sécurité.

– Une sorte de salopette ?

– Comme une tenue de pilote automobile. Je ne sais pas comment ça s'appelle, mais sale, tachée d'huile, avec une fermeture éclair en travers de la poitrine jusqu'en bas. (Elle frissonna.) Les mains noires de cambouis. Je pense qu'il est mécano, ou quelque chose du genre. Vous croyez qu'ils l'ont tué ?

– Je ne crois rien, murmura Schneider. On peut voir sa chambre ?

C'était une petite pièce aux murs et au plafond peints en bleu terne, avec du lino gris au sol, un radiateur sous la fenêtre, des rideaux ternes, un lit en fer, une armoire-penderie avec un secrétaire et trois tiroirs sur le côté droit. Il y avait aussi un vieux fauteuil crapaud au cuir craquelé. Tout semblait provenir de chez Emmaüs, même le froid de la chambre. Les deux policiers procédèrent à une brève perquisition, sans trouver quoi que ce soit. Depuis la porte, la sœur observait Schneider. Plusieurs fois, elle fut sur le point de lui parler, mais garda le silence. Schneider comprenait. Elle n'allait plus lui faire lire le journal. La cruauté de l'absence se mesure à l'aune de petites choses, un appel à mi-voix, un geste à peine esquissé et qu'on réprime aussitôt, maintenant qu'il ne sert plus à rien. La mère était partie s'enfermer dans la chambre. Ficelle était mort. La pièce était froide et morte.



RELATIONS LIBRAIRES  
**THIERRY CORVOISIER**

01 44 41 39 51  
06 65 74 25 49

t.corvoisier@payotrivages.com

ATTACHÉE DE PRESSE  
**AUDREY DARAGON**

01 44 41 39 67  
06 46 40 52 76

a.daragon@payotrivages.com

DROITS ÉTRANGERS & DÉRIVÉS  
**MARIE-MARTINE SERRANO**

01 44 41 39 74  
06 65 73 18 03

mm.serrano@payotrivages.com

RESPONSABLE COMMERCIAL  
**BAPTISTE RENAULT**

01 44 41 39 65  
06 65 74 06 62

b.renault@payotrivages.com

Extrait gratuit - ne peut être vendu